

**MARS
AVRIL
2018**

**ÉDITIONS
RIVAGES**

**LITTÉRATURE/NOIR
POCHE**

MARS-AVRIL 2018

SOMMAIRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

- BABOUILLEC** – *Rouge de soi* 4
Préface de Julie Bertucelli
- RAHARIMANANA** – *Revenir* 6
- Laurent QUINTREAU** – *Ce qui nous guette* 8

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

- Sarah SCHMIDT** – *Les sœurs de Fall River* 10
Traduit de l'anglais (Australie) par Mathilde Bach
- Bernard MALAMUD** – *Le tonneau magique* • NOUVELLES 12
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun

ROMAN POLICIER

- Alan PARKS** – *Janvier noir* 14
Traduit de l'anglais (Écosse) par Olivier Deparis
- Maurizio DE GIOVANNI** – *Les Pâques du commissaire Ricciardi* 16
Traduit de l'italien par Odile Rousseau
- Ernesto MALLO** – *La Conspiration des médiocres* 18
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Olivier Hamilton

RIVAGES/POCHE

RIVAGES/NOIR

..... 22

Claude AMOZ – *La Découronnée*

Hugues PAGAN – *Profil perdu*

Elmore LEONARD – *Rebelle en fuite et autres histoires* • INÉDIT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Bondil et Johanne Le Ray

Duane SWIERCZYNSKI – *Canari*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Aslanides

LITTÉRATURE FRANÇAISE

..... 25

BABOUILLEC – *Algorithme éponyme*

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

..... 26

Bernard MALAMUD – *Le commis*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Robert Vidal, édition révisée

PETITE BIBLIOTHÈQUE

..... 27

GANDHI – *Du végétarisme*

Choix des textes et préface par Florence Burgat

Traduit de l'anglais par Vivien Garcia

Florence BURGAT – *Être le bien d'un autre*

Giorgio AGAMBEN – *Le feu et le récit*

Traduit de l'italien par Martin Rueff

ÉPICTÈTE – *La paix de l'âme*

Préface, notes et traduction de Nicolas Waquet



BABOUILLEC

Rouge de soi

Préface de Julie Bertucelli

L'incroyable premier roman d'une auteur autiste sans paroles.

« J'ai écrit *Rouge de soi* en imaginant descendre dans le carrefour des interdits, là où le cerveau mouline nos états d'être. J'ai livré la délivrance de mes errances intimes. Ce chemin parcouru à travers les mots que l'écriture partage

me rassure. Exister dans le silence de mon corps est possible. Je crois que j'aimerais être une bavarde. *Rouge de soi* est un récit sur mon clone, Éloïse, à laquelle j'ai offert la parole, l'autonomie, l'amour et ses précipices, la folie, cette coquetterie des cerveaux bien-pensants. Je crois Éloïse, cette nomade sociale, capable de bouleverser les croyances, de faire aimer la différence, car les minorités sont comme les étoiles dans le ciel, elles font briller le noir. »

R*ouge de soi* nous plonge dans l'intériorité d'Éloïse Othello, une jeune femme « bancale du cerveau » qui trouve dans l'écriture un chemin de vie. Malgré le regard des autres, le formatage social et culturel, les séparations, les doutes et les échecs, « la Miss Othello » ne perd jamais le fil : elle s'acharne à bousculer les conventions pour vivre sa vie, une « vie à trois mille six cents à l'heure, une vie qui peut péter à chaque seconde », cette vie « rouge comme les interdits, le sang, l'intimité, l'émotion suprême, la timidité, le dépassement de soi dans la profondeur de l'identité, les carrefours des sens interdits ». Et tant mieux si cela paraît fou : comme le dit Éloïse, « la folie, c'est ma drôle de perception de l'univers ».

Babouillec, époustouflante auteure autiste n'ayant jamais appris, selon ses propres mots, « à lire, à écrire, à parler », nous entraîne hors des sentiers battus de l'auto-fiction avec ce roman vibrant, habité par une obsession : « avoir en face de soi la réponse à soi-même ». Révélée par le film de Julie Bertucelli, *Dernières nouvelles du cosmos* (nommé pour le César du meilleur film documentaire en 2017), et par son étonnant recueil de poésie *Algorithme éponyme*, Babouillec signe avec *Rouge de soi* son premier roman. *Algorithme éponyme* sort en Rivages poche le 28 mars (voir p. 25).

En librairie le **14 mars 2018**, 200 p., 18 €



ATTACHÉE DE PRESSE : Emmanuelle Roederer
01 44 41 39 77 - e.roederer@payotrivages.com

EXTRAIT :

Je déraile à longueur de vie et ma proie n'est autre qu'un festin partagé avec mes restes de morceaux de vie éparpillés. Heureusement il y a les autres morceaux bien rangés prêts à terrasser le dragon noir en soi. Me retrouver seule face à ce soi, en proie à la bête féroce qui me gouverne, me fait voir le monde en rouge ! Omnivores, nous sommes capables à tout moment de dévorer l'animal totem habitant nos réserves familiales. Mes morceaux bien rangés en chemin pour traquer les anomalies éparpillées dans mes circuits estampillés héritage familial me rassurent. En réalité, l'extension temporaire passe par plusieurs états enregistrés suivant notre réceptivité. On est somnolent, saoulé dans nos rêves d'exotisme, heureux d'y croire. Nous sommes des faiseurs d'histoire. La mienne a commencé avec vous. Je vous ai livré quelques traits de mon imaginaire troublé par le réalisme de son vécu. J'ai cassé les limites de l'illusion temporelle, je traverse sans autorisation le paravent de mes états mentaux.

Je m'appelle Éloïse Othello. Danseuse, Pina Bausch me fascine. Le gris est mon lien avec l'imprévisible, manger pour exister dans l'ombre de mes peines affectives, ça m'arrive. Je cours contre l'idée de la perte de l'identité individuelle au bénéfice de l'identité collective. En clair, être soi-même et non une identité manufacturée dans la chaîne de l'identité sociale.

Il faut apprendre à courir vite pour ne pas se faire rattraper, apprendre à courir à trois mille six cents à l'heure mais j'ai vite compris mes limites. Le corps est une mécanique et il peut péter alors je me suis rabattue sur l'intellect. La nana qui pense dans sa tête sans rien laisser apparaître, la zombie sociale organisée.



© Jocelyn Maille

RAHARIMANANA

Revenir

Hymne fiévreux au métissage et à la paix, cri de détresse et d'espoir, ce roman aux frontières de l'autobiographie est une déclaration d'amour à Madagascar et à la littérature.

Hira, écrivain malgache, né le jour du septième anniversaire de l'Indépendance de Madagascar, regarde le monde à travers le prisme des souvenirs de son île.

L'enfance enchantée qu'il convoque est chargée de rires et de couleurs, le français s'y mêle aux langues malgaches, les mythes précoloniaux y cohabitent avec ceux de l'Occident. Peu à peu, Hira remonte vers un passé plus lointain, plus obscur : celui de son père, intellectuel pacifiste arrêté et torturé par les autorités en 2002, celui de son grand-père, indépendantiste mort à l'âge de trente-deux ans après avoir été emprisonné par les Français. L'histoire familiale se confond avec l'Histoire du pays à mesure que surgissent les récits des émeutes de 1947, les images bien vivantes des soulèvements étudiants de 1972, des lynchages de 1984...

Revenir est le récit de l'innocence d'un enfant fracassé contre l'absurdité et la violence du monde. Dès lors, l'écriture devient un refuge pour le merveilleux et la poésie, une nécessité également, pour dire sa révolte et dénoncer l'horreur.

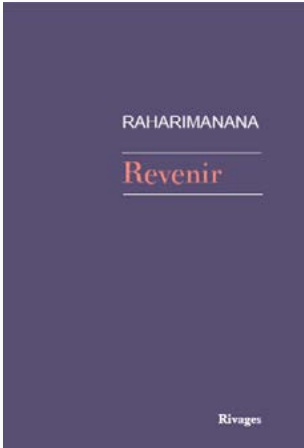
C'est dans son pays natal, Madagascar, que Raharimanana écrit sa première pièce, *Le prophète et le président*, mais elle ne put y être montée à cause de la situation politique. Il est l'auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans. Dans un style violent et lyrique, il y décrit la corruption et la pauvreté qui sévissent sur son île, avec des rappels sur la douloureuse Histoire du pays.

Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en allemand, anglais, italien et espagnol. En mars 2018, son spectacle *Parfois le vide*, créé en 2016 à Avignon, sera joué au théâtre Antoine Vitez/Ivry-sur-Seine ; puis en avril au théâtre Studio d'Alfortville.

En librairie le **7 mars 2018**, 300 p., 19,50 €



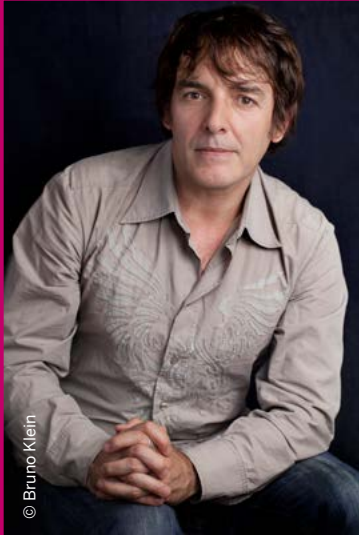
ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



EXTRAIT :

Il pleura beaucoup. Son ongle avait sauté. Dadabe lui essuya les larmes et [...] lui donna du caramel, puis d'un air grave et ému lui raconta une histoire étrange d'enfants qu'on déposait dans des calebasses à la sortie de l'enclos des zébus : *C'est comme cela que dans les temps anciens des ancêtres, on conjurait le sort des enfants terribles, lui disait-il, tu es né un jour de fête nationale, fête de l'Indépendance, sept ans après l'Indépendance, sept du sacré, sept de la liberté, sept des cycles de la vie, on t'a amené à l'hôpital, mais tu n'as pas voulu y naître, dans ce monde des Blancs, et enfant terrible que tu es, tu as ramené ta mère à la maison où tu as décidé de venir au monde, sans l'aide de personne,*

au moment même où l'hymne national a retenti, femme aveugle fouillant dans le placenta, tu ne pleurais pas, tu avais les yeux grands ouverts, tu es venu au monde avec un destin trop fort. Bien sûr, tu n'es pas né sous le signe d'Alakaosy, mais c'est en cela que tu es plus dangereux encore, comme si tu avais rusé pour cacher ton véritable destin ! Avant, les enfants comme toi étaient livrés au piétinement des zébus, on plaçait le nouveau-né à la sortie de l'enclos et on lâchait les zébus : s'il survivait, le sort était levé et un grand destin lui était promis ; s'il mourait, alors il ne ferait de mal à personne. Plus tard, les ancêtres ont abandonné cette coutume et choisi de seulement couper un doigt ou une phalange à ces enfants. Ainsi du Premier Ministre des Ranavalona, Rainilainiarivony, Premier Ministre et époux des trois dernières reines... Aujourd'hui, on ne leur fait plus rien, c'est interdit par la loi. Mais voilà, toi, tu viens de le faire par toi-même, en te coupant le doigt, tu es la sagesse même, de vouloir tempérer ton destin pour ne pas tuer tes parents, je te bénis mon enfant, je te bénis.



© Bruno Klein

Laurent QUINTREAU

Ce qui nous guette

En saisissant avec brio dix personnages dans leur vie quotidienne, au moment même où leurs repères basculent, Laurent Quintreau interroge l'obsession de notre société pour le contrôle et la performance.

Être pris d'un fou rire au mauvais moment, oublier son enfant quelque part, laisser partir une gifle, se réveiller en sursaut d'un cauchemar, gagner contre toute attente... Qui n'a jamais fait l'expérience de ces instants où un événement imprévu nous fait perdre le contrôle de nous-mêmes, de ces petites secondes où la terreur, l'euphorie ou la sidération font s'écrouler le monde autour de nous ? Heureusement, quand on aura greffé à tout le monde un cerveau sur mesure, implacablement calibré, cela n'arrivera plus. Finies les surcharges cognitives, terminée la dictature des hormones, oublié le règne de l'imprévisible... De la jeune cadre dynamique à l'ivrogne invétéré, en passant par le bébé babillant dans son baby-relax, le brillant homme politique, la lycéenne de bonne famille, l'apprentie mystique et le père en instance de divorce, ce récit à l'ironie corrosive brosse le portrait d'individus empêtrés dans l'obsession de contrôle de notre société. De plus en plus grinçante au fil des pages, la satire tourne à l'anticipation lorsque l'humanité s'enfonce dans un délire scientifique et technologique, à la poursuite d'une rationalité toujours plus envahissante. Y aurait-il pourtant, au cœur même de ce chaos *high tech* où nous nous précipitons, quelques raisons d'espérer ?

Laurent Quintreau est l'auteur de *Marge brute* (Denoël, 2006, 10/18, 2008), traduit en dix langues, *Mandalas* (Denoël, 2009) et *La Chimie des trajectoires* (Rivages, 2014).

En librairie le **4 avril 2018**, 224 p., 16 €



ATTACHÉE DE PRESSE : Pauline Gauthier
01 44 41 39 76 - p.gauthier@payotrivages.com



EXTRAIT :

Imperceptiblement d'abord, puis se détachant progressivement du quai, le train se met alors à avancer. Et votre fille avec, que vous regardez s'éloigner.

Vous hurlez son prénom à la fenêtre, mais elle ne vous entend ni ne vous regarde, tant elle est absorbée par ses coloriages.

Tandis qu'elle dessine sagement, bien installée dans son grand wagon bleu, vous ne pouvez rien faire d'autre que de trotter sur le bas-côté en vous égosillant.

À force de courir, vous arrivez à l'extrémité du quai, fixant jusqu'au bout cette ligne d'horizon constellée de bouclettes, de crayons de couleur, et

de rires cristallins qui ne cesse de se dérober à une vitesse exponentielle. [...]

Ne reste que le vide de son absence, et cette terre qui ne cesse de s'ouvrir sous vos pieds, vous entraînant en ses profondeurs avec une foule de conséquences dont vous peinez encore à évaluer l'intensité. Ivre de panique et de fureur mêlées, vous vous affalez sur le sol. Les coups partent aussitôt sous forme de claques, abondantes et généreuses, que vous assénez au revêtement de béton armé. Mais les paumes, ces hypersensibles à la dureté des matériaux, se dérobent vite à leur devoir. Vous passez alors au coup de boule. La douleur vous arrache un cri, suffisamment puissant pour attirer l'attention d'un groupe de policiers vadrouillant sur les quais en réponse à la menace terroriste, désormais exacerbée à chaque période de grands départs.

Vous vous relevez péniblement et vous préparez à errer, hagard, lorsque vous les apercevez. La vision, d'abord floue, puis de plus en plus nette, du groupe armé qui vient dans votre direction pour se déployer autour de vous provoque et accélère le retour au calme. À bout de souffle, le front tuméfié et la voix éraillée, vous peinez à trouver les mots pour résumer les événements clés des cinq dernières minutes. Les cinq policiers vous observent avec une attention vigilante.

Sarah SCHMIDT

Les sœurs de Fall River

Traduit de l'anglais (Australie) par Mathilde Bach

« **Terrible et envoûtant, le conte cruel de la famille Borden vous hantera longtemps.** »

Paula Hawkins

Le 4 août 1892 à Fall River (Massachusetts), Lizzie Borden découvre son père et sa belle-mère massacrés à coup de hache dans la maison familiale. De ce fait divers réel qui passionne l'Amérique depuis plus d'un siècle, Sarah Schmidt a fait un roman fascinant, best-seller en Australie et en Angleterre. Car c'est bien la voie de la fiction, de l'émotion et non de l'enquête journalistique qu'a choisie l'écrivaine : elle plonge dans les secrets invouables d'une famille, mettant à nu l'étrange relation des filles Borden, entre tendresse et haine. Tour à tour, chaque protagoniste livre sa version du drame : Lizzie, la cadette, Emma, la sœur aînée, Bridget, la domestique, et Benjamin, un témoin capital.

Le lecteur succombe alors au charme vénéneux de ce roman qui manie le suspense et la précision psychologique avec brio rappelant Edgar Allan Poe ou Daphné du Maurier.

Sarah Schmidt est née en Australie et vit à Melbourne, où elle travaille dans une bibliothèque. C'est en découvrant par hasard un livre sur l'affaire Borden chez un bouquiniste qu'elle a eu l'idée d'écrire un roman sur cette célèbre histoire. Devenu un succès dans plusieurs pays, *Les sœurs de Fall River* est en cours d'adaptation pour le cinéma et la télévision.

En librairie le **7 mars 2018**, 300 p., 22 €

ATTACHÉE DE PRESSE : Nelly Mladenov
06 76 42 29 67 - nelly.mladenov@gmail.com



ePUB



LA PRESSE ÉTRANGÈRE

« Le roman de l'été. Derrière la façade respectable, Sarah Schmidt dévoile la face cachée d'une famille bouleversante. »

ELLE USA

« Une révélation. »

Marie-Claire

« Un huis-clos infernal et troublant de beauté. »

Tampa Bay Times

« Un inoubliable portrait de femmes. »

USA TODAY

« Schmidt explore par la fiction la condition des femmes et l'aliénation de la vie domestique. Un livre puissant. »

The Telegraph

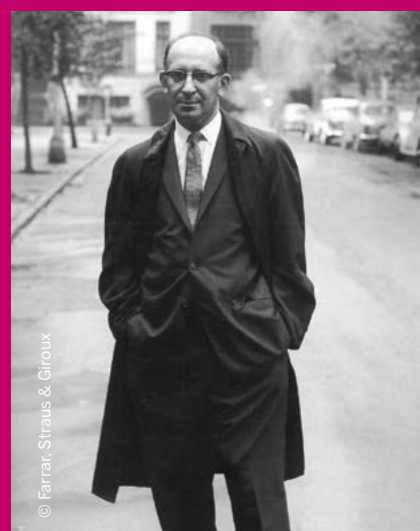
« *Les Sœurs de Fall River* mêle thriller psychologique et roman historique avec une grande maîtrise. »

Publishers Weekly

LA CHUTE DE LA MAISON BORDEN

Alors que le mystère de Jack L'Éventreur tient en haleine l'Angleterre depuis 1888, la ville de Fall River puis l'Amérique tout entière sont frappées de stupeur en découvrant l'affaire Borden lors de l'été 1892. Les déclarations troublantes de la fille cadette, Lizzie, orientent immédiatement les soupçons. Son procès retentissant marquera à jamais les États-Unis, au-delà de la vérité judiciaire. Qu'une femme compare devant un jury uniquement composé d'hommes pour un crime aussi sauvage est la clef de la légende. Elle accède au rang d'icône dans la culture populaire, qu'on la pense coupable ou innocente.

Lizzie a inspiré des dizaines de films, d'essais, et a même fait quelques apparitions en littérature, mais c'est la première fois qu'un roman se consacre de cette manière à la famille Borden, dépassant le fait divers pour s'aventurer intimement dans la vie d'un clan.



© Ferrar, Straus & Giroux

Nouvelles

Bernard MALAMUD

Le tonneau magique

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun

Le Tonneau magique comporte « quatre ou cinq des meilleures nouvelles américaines que j'ai jamais lues (et lirai jamais), et d'autres encore. » Philip Roth, *Parlons Travail* (Gallimard, 2004)

Lauréat du National Book Award en 1959, ce recueil est la preuve, s'il en fallait, que Malamud est un des plus grands écrivains américains du xx^e siècle. On retrouve son génie unique pour donner à des personnages ou des situations ordinaires une dimension mythique, mais surtout pour nous émouvoir. Comment ne pas être bouleversé par Finkle, Sobel, Rosen, Schlegel et les autres, les héros accablés de Malamud, obsédés par la quête du bonheur, souvent torturés par une dose excessive de sens moral et de culpabilité ? Ces treize contes paraissent dans une nouvelle traduction de Josée Kamoun. Ils devraient ravir les fans du *Commis* et de *L'Homme de Kiev*.

Bernard Malamud (1914-1986) fut romancier et nouvelliste. Son premier roman, *Le Meilleur*, publié en 1952 connut un immense succès public et critique en Amérique. C'est en 1957 qu'il atteint la renommée internationale avec *Le Commis* (réédition chez Rivages en 2016 avec préface d'Adam Thirlwell). Couvert de prix, il a notamment reçu deux fois le National Book Award, a été couronné par le prestigieux Prix Pulitzer en 1966 pour *L'Homme de Kiev* et par le Premio Monbello en Italie. Mort en 1986, il a eu l'honneur, aux côtés de Cheever, Roth, Carver ou Hemingway, d'entrer dans le cercle très fermé de la Library of America en 2014, équivalent de notre Pléiade. Il est l'une des influences majeures de Philip Roth.

En librairie le **4 avril 2017**, 250 p., 20,50 €



ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



EXTRAIT :

Il n'y a pas si longtemps vivait à New York, au nord de la ville, dans une petite chambre minimale et néanmoins bourrée de livres, Leo Finkle, qui étudiait à la yeshiva pour devenir rabbin. À l'issue de six ans d'études, il devait être ordonné au mois de juin et une personne de son entourage lui avait laissé entendre qu'il lui serait peut-être plus facile de s'assurer une congrégation s'il était marié. En l'absence de perspectives de mariage immédiates, après deux jours éprouvants passés à retourner le problème dans sa tête il avait fait appel à Pinye Salzman, marieur dont il avait lu les deux lignes de publicité dans le *Forward*.

L'homme apparut un soir dans la pénombre du couloir, au quatrième étage de l'immeuble en pierre grise où vivait Finkle, serrant dans sa main un portfolio noir retenu par une courroie et élimé par l'usage. Salzman, dans le métier depuis longtemps, était quoique de corpulence frêle digne dans son maintien. Il portait un vieux chapeau et un manteau trop court et trop serré pour lui. Il sentait franchement le poisson, dont il était friand et malgré les quelques dents qui lui manquaient, il n'était pas d'un abord désagréable grâce à ses manières avenantes qui contrastaient singulièrement avec ses yeux mélancoliques. Sa voix, ses lèvres, sa barbe clairsemée, ses doigts osseux s'animaient mais sitôt qu'il était au repos, ses yeux bleus bénins révélaient des abîmes de tristesse, détail qui rassura quelque peu Léo en cette circonstance tendue pour lui.

(...)

Ils entrèrent dans le vif du sujet. Leo avait conduit Salzman dans le seul coin dégagé de la chambre, une table près d'une fenêtre donnant sur les lumières de la ville. Il s'assit auprès de lui mais choisit de lui faire face, espérant venir à bout par le seul effet de sa volonté du picotement qui lui irritait la gorge. Salzman défit avec entrain la courroie retenant son portfolio et retira l'élastique distendu qui entourait un gros paquet de fiches souvent manipulées. (...) Considérant autour de lui les innombrables étagères de livres superposées, il émit un soupir de satisfaction feutrée.

Lorsque les yeux de Leo tombèrent sur les fiches, il en compta six en éventail dans la main de Salzman.

« Si peu ? demanda-t-il déçu.

– Vous n'allez pas me croire si je vous dis combien j'en ai à mon bureau. Les tiroirs, ils sont déjà pleins à ras bord, au point que je les range dans un tonneau, seulement voilà, est-ce que n'importe quelle fille peut faire l'affaire d'un jeune rabbin ? »



Alan PARKS

Janvier noir

Traduit de l'anglais (Écosse) par Olivier Deparis

Un livre d'atmosphère et une peinture sociale dans la grande tradition britannique.

Glasgow, janvier 1973. Vingt jours qui resteront dans les annales de la police sous le nom de « Janvier noir ». L'inspecteur Harry McCoy se rend à la prison de Barlinnie à la demande d'un détenu nommé Howie. Ce dernier est certes un malade mental, mais il ne démord pas de l'idée qu'un crime sera commis le lendemain : une certaine Lorna, serveuse dans un club de la ville, doit être assassinée. McCoy est sceptique et pourtant, le jour suivant, l'inspecteur et son adjoint Wattie voient le meurtre se dérouler sous leurs yeux : devant la gare routière, un garçon à peine sorti de l'adolescence tire sur une jeune femme avant de retourner l'arme contre lui...

GLASGOW LA NOIRE, vue par Alan Parks

« Glasgow, c'est une ville noire au sens propre, vraiment sale à l'époque, avec de vastes secteurs qui avaient tout juste été vidés de leurs habitants pour cause d'insalubrité. Personne ne me croit quand je dis qu'il y avait des riches à Glasgow en ce temps-là ! Mais quand j'étais petit, c'était le cas...

On les voyait circuler en ville dans leurs grosses voitures. Donc il y avait de l'argent à Glasgow, et beaucoup même ; pourtant il y avait aussi beaucoup de gens qui n'en avaient pas du tout. Or quand ces deux extrêmes se rencontrent, ça signifie que quelque chose ne tourne pas rond.

On voit toujours Glasgow comme une ville où les hommes sont durs et les femmes asservies. Mais ce n'est pas vraiment ça. Pour moi, ça a toujours été un endroit très excitant, peuplé de gens stimulants qui font des choses très inattendues. Et j'aimerais bien qu'on sache tout ça. »

Alan Parks est né en Écosse et a fait ses études à l'université de Glasgow. Après avoir travaillé dans l'univers de la musique, il se tourne vers l'écriture. *Janvier noir* est son premier roman, publié en Écosse par le prestigieux éditeur Canongate. Il a prévu un cycle de 12 romans qui retraceront l'histoire criminelle récente de Glasgow.

« Vivant et évocateur. Glasgow, une ville de chair et de sang. »

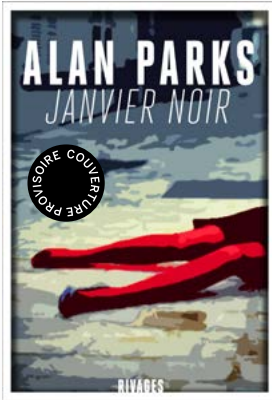
Peter May

Alan Parks sera présent à
Quais du Polar (6-8 avril 2018).

En librairie le **7 mars 2018**, 300 p., 21 €

ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com





EXTRAIT :

Un autre car arriva et repartit, et toujours pas de Lorna. McCoy commençait à se dire que Nairn s'était foutu de sa gueule lorsqu'il remarqua un mouvement de foule de l'autre côté du parking. Une clameur monta, un homme tomba à la renverse en essayant de s'enfuir. Une femme cria.

McCoy se mit à courir. Au milieu du parking, il faillit être percuté par un bus qui reculait. Il s'écarta d'un bond, trébucha, et c'est en relevant les yeux qu'il vit ce qui effrayait la foule. Il était jeune, sans doute moins de vingt ans, vêtu d'un anorak et d'un jean. Son bras gauche était tendu devant lui, un pistolet serré dans sa main.

— Police ! cria McCoy. Lâche ton arme !

De lourdes chaussures frappèrent le sol, et Wattie rappliqua. Des nuages de vapeur sortaient de sa bouche, il regardait partout. McCoy le prit par l'épaule et lui montra la foule.

— Fais-les se baisser et reculer. Fonce !

Wattie hocha la tête et partit en courant, l'air terrifié. Pas le temps de s'inquiéter pour lui. Il fallait mettre la main sur ce flingue avant que le gamin ne décide de s'en servir. McCoy inspira profondément et commença à marcher dans sa direction. Il s'efforça de prendre un ton calme. Ce n'était pas facile. Il sentait comme des coups de marteau dans sa poitrine.

— Allez, mon gars, pose ton arme. Tu n'as rien à te reprocher.

Sa gentillesse sonnait faux, mais il n'y pouvait rien. Le gamin ne le regardait même pas. Il se contenait de balayer la foule du regard, il cherchait quelqu'un. McCoy entendait les ordres de Wattie derrière lui pour mettre la foule à l'abri. Une femme pleurait, un jeune enfant braillait. Il s'efforça de s'isoler du bruit. Lui et le gamin avec le flingue, c'était tout ce qui comptait. Il continua d'avancer, lentement, les mains en l'air, il se rapprochait en faisant écran entre la foule et le danger.

— Sois raisonnable, il faut arrêter, maintenant. Pose ton arme, d'accord ? Il est encore temps de...

Le regard du gamin se fixa soudain, comme s'il venait seulement de remarquer sa présence. Son bras pivota dans sa direction, le pistolet se braqua droit sur sa tête. McCoy se figea tandis que le gamin affinait sa visée. Une détonation sèche retentit. Une nuée de moineaux s'envola du toit et la foule paniqua pour de bon.

McCoy n'arrivait pas à croire qu'il n'ait pas été touché, il aurait juré sentir une bouffée d'air chaud juste au-dessus de sa tête. Derrière lui, les gens couraient, tombaient, se bousculaient pour s'enfuir. Wattie leur hurlait de se coucher. Ils finirent par obtempérer, et c'est à ce moment-là que McCoy l'aperçut. Elle était étendue en travers du rebord du trottoir, le corps à moitié sur la chaussée. Cheveux blonds, manteau blanc, une chaussure noire vernie un peu plus loin. Elle tenta de se redresser, regarda autour d'elle, hébétée. Elle baissa les yeux vers le sang qui ruisselait sur ses jambes et rougissait la neige. Sa bouche s'ouvrit pour crier mais aucun son ne sortit. McCoy se retourna vers le tireur.



© Leonardo Centamo

Maurizio DE GIOVANNI

Les Pâques du commissaire Ricciardi

Traduit de l'italien par Odile Rousseau

Le retour du célèbre commissaire Ricciardi dans le Naples fasciste des années 1930.

Une semaine avant Pâques, Naples, 1932. Dans un bordel de première classe du centre-ville connu sous le nom de Paradiso, Vipera, une célèbre prostituée, est retrouvée morte. Étouffée avec un oreiller. Son dernier client jure que quand il l'a quittée, elle était

bien vivante. Mais quand son client suivant est arrivé, il l'a retrouvée morte. Qui l'a tuée et pourquoi ? Ricciardi doit démêler un nœud complexe d'avidité, de frustration, de jalousie et de rancune afin de résoudre l'énigme de la mort de Vipera.

Maurizio de Giovanni est né en 1958 à Naples, cadre de tous ses romans. Il est le créateur du commissaire Ricciardi, héros des quatre volumes du cycle des Saisons, publiés chez Rivages. *Le Noël du commissaire Ricciardi* ouvrait le cycle des Fêtes, qui se poursuit avec *Les Pâques*.

UNE PRESSE UNANIME À PROPOS DU NOËL DU COMMISSAIRE RICCIARDI

« Échantillon d'une Italie fasciste noyée dans la mort et le désespoir. »
Le Monde des livres

« C'est du solide à l'ancienne. »
Le Point

« Tout le plaisir du roman noir, lorsqu'une terre et une ville trouvent la plume qui les raconte avec amour et justesse. »
Le Parisien

Maurizio de Giovanni sera présent à Quais du Polar (6-8 avril 2018).

En librairie le **21 mars 2018**, 140 p., 21 €



ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



EXTRAIT :

Et toi, dis-moi : sais-tu ce qu'est l'amour ?

Toi qui le vendes deux lires la passe, cinq minutes pour sentir haleter au-dessus de toi, sans même prendre le temps d'échanger un regard, de murmurer un nom, tu crois savoir ce qu'est l'amour ? Que sais-tu des attentes interminables, de l'angoisse muette pour un mot, un sourire qui n'arrive pas ?

Tu penses que c'est ça l'amour, ton corps souple qui se meut frénétiquement sous le mien, et tes longues jambes blanches qui serrent mes flancs ?

Je l'ai vu, l'amour, tu sais. Je l'ai connu, je l'ai rencontré. Il est fait de douleur et de mélancolie, d'angoisse, de bonheur et de désespoir. Il ne se consume

pas en un instant ; il ne naît pas et ne meurt pas dans des endroits comme celui-ci, entre la mélodie d'un piano en provenance du rez-de-chaussée et l'odeur des désinfectants. L'amour est fait d'air frais et de fleurs, de larmes et de rires.

Toi qui plantes tes ongles dans mon dos et tends ton bassin contre moi, tu penses le connaître, mais tu te trompes.

Tu fais semblant, tu mimes un plaisir que tu n'éprouves pas. Tu fais semblant, avec tes yeux noircis par le fard, ta bouche en forme de cœur, ton grain de beauté sur la joue. Tout est factice. Comme les toilettes luxueuses d'organdi, de crêpe et de voile imprimé, dont toi seule ici peux te permettre le luxe dans cette soi-disant maison de l'amour, et comme ce parfum français qui alourdit l'air de ta chambre.

Je le connais, moi, l'amour véritable : il te réveille la nuit, désespéré mais le cœur plein d'espoir, en t'apportant des pensées qui deviennent des rêves et des rêves qui deviennent des pensées. Il n'a pas besoin d'une musique de nègre pour faire couler le sang plus rapidement dans les veines, ni de parfum pour brouiller les sens.

Que répondrais-tu si je te demandais ce qu'est l'amour, toi qui gémisses entre mes mains, toi qui te presses contre moi ?

Peut-être rirais-tu, comme tu viens de le faire, de toutes tes dents blanches et de tes yeux noirs, la main posée sur ton flanc soyeux ; et tu me dirais que l'amour, c'est cela, la chambre d'un bordel, les soutiens-gorges de dentelle, les chandeliers, le satin, le boa en plumes d'autruche. Que l'amour c'est le luxe, le bien-être qui évite de devoir chercher de quoi manger. Ou peut-être dirais-tu que l'amour ne dure qu'un moment, le temps d'une passe, et que le reste du temps il n'y a qu'à se débrouiller pour essayer de survivre.

N'aie pas peur, je ne te demanderai jamais ce qu'est l'amour. Je n'attendrai pas d'autres mensonges de tes lèvres fardées. Je me contenterai, comme maintenant, de sentir ton corps chaud bouger sous le mien, au rythme de ta respiration. Toujours plus doucement. Toujours plus doucement.

Et de ne plus entendre tes gémissements sous le coussin que je presse sur ton visage.



Ernesto MALLO

La Conspiration des médiocres

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Olivier Hamilton

Une plongée dans la dictature argentine des années 1970 alliée à une émouvante histoire d'amour.

Au début du règne du dictateur Videla, Lascano, jeune policier intègre, est chargé d'enquêter sur le suicide d'un Allemand. Mais il comprend vite qu'il s'agit d'un assassinat et décide de creuser l'affaire, ce qui devient un problème pour la police du régime, totalement corrompue. Aidé du collègue qu'on lui a assigné, il va tenter de faire la lumière sur ce meurtre. Il sera également épaulé par le médecin légiste Fuseli, grâce à qui est découvert un carnet rédigé en allemand par un homme qui fut gardien à Auschwitz. Bientôt, Lascano et son collègue vont se retrouver traqués par des tueurs à gages ainsi que par la Triple A : l'Alliance anticomuniste argentine. Heureusement, Lascano va aussi rencontrer Marisa, une traductrice de l'allemand, dont les parents sont morts dans les camps, une femme dont il tombe éperdument amoureux...

Né dans un milieu pauvre, Ernesto Mallo abandonne très tôt ses études et exerce divers métiers. Autodidacte, il s'intéresse au journalisme et devient réalisateur et présentateur de radio. Militant de la gauche révolutionnaire sous la dictature de Videla, il écrit un récit autobiographique sur cette expérience puis en 2006, se lance dans le roman policier avec *L'Aiguille dans la botte de foin*, la première aventure de Lascano.

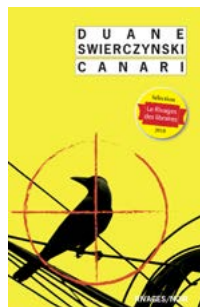
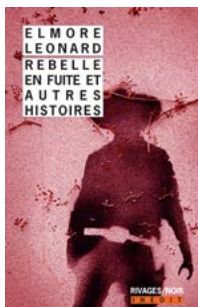
En librairie le **18 avril 2018**, 135 p., 18 €



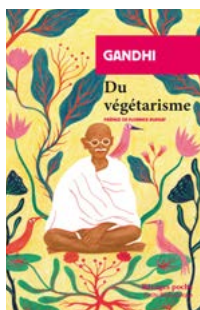
ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com

EXTRAIT :

Le commissaire adjoint Venancio Ismael Lascano se plaît à prendre des détours pour arriver à destination. Il respire à plein poumon sa ville, Buenos Aires, comme un animal en flairerait un autre. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Perro, le Chien. Il perçoit ses craintes, ses inquiétudes, ses silences. La ville est un monstre, une ruche, une fourmilière grouillante de petites gens, de vies insignifiantes, avec leurs boulots banals, leurs impatiences, leurs angoisses, leurs désirs, leurs petites perversions et leur notion du bien et du mal qui joue les funambules. Eux, ils ne le savent pas, mais leurs corps, si. Leurs attitudes, leurs grimaces, leurs manières, le ton de leurs voix, une synthèse parfaite de tout ce qu'on peut trouver. Quelque chose que presque personne ne veut voir, et encore moins dire. Les anonymes lui renvoient l'humeur de cette ville sous forme de battements de coeur, de pulsations qui circulent dans les avenues et les rues, les artères et les veines de cette ville. Et ce qu'on ressent c'est la haine et la terreur, en plus de l'humidité. Les chiens enragés qui patrouillent la nuit lui ont forgée une âme sombre, le travail des morts a laissé des traces de sang humide dans les rues. Ça sent le massacre, les cris étouffés, les enfants morts : la bête voit des fils barbelés dans ses cauchemars, et les douleurs d'un accouchement qui donnera le jour à une période d'infamie. Motivé par ces pensées festives, Lascano arrive au Département Central de la Police Fédérale Argentine, Federica pour les intimes. Plus pourrie que jamais. Comme d'habitude, il s'arrête un instant pour regarder la façade italienne un rien pompeuse du bâtiment, se demandant s'il doit y entrer ou pas. Il franchit finalement la porte, avec toujours cette pensée, qui sonne comme une boutade : *je ne laisserai jamais ma ville entre les mains des salauds.*



RIVAGES/POCHE





Claude AMOZ

La Découronnée

« Les romans noirs de Claude Amoz sont tous des livres d'atmosphère... Poignant et saisissant. »
Le Figaro

300 p., 7,50 €

Johan et Guy Mesel sont frères mais tout les oppose : Johan est un universitaire brillant et un passionné d'escalade alors que Guy, complexé par sa petite taille, est agent technique dans un lycée professionnel en montagne. Ils décident d'échanger leurs logements pour la durée des vacances et c'est ainsi que Guy s'installe dans l'appartement que Johan vient d'acheter à Viâtre, dans la Montée de la Découronnée. Il s'aperçoit que les lieux portent encore la trace des précédents occupants, ce qui le met mal à l'aise. Dans la même ville, Habiba, employée aux cuisines d'un foyer pour SDF sur lequel règne un prêtre tyrannique, partage la vie du père de Camille, une adolescente qui a perdu sa mère dix ans plus tôt. La famille habitait Montée de la Découronnée et Camille garde en mémoire des souvenirs flous de scènes violentes entre ses parents ; un mystère plane sur les circonstances de la mort de sa mère. Entre Histoire passée et histoires présentes, des vies ont été ruinées, bouleversées...

Claude Amoz a été révélée à la fin des années 1990 avec son roman *Le Caveau*, récompensé par le prix Sang d'Encre (qui a également distingué Manotti, Izzo, Dessaint...). Elle a reçu le prix du Polar SNCF pour *Étoiles cannibales* également chez Rivages. Agrégée de lettres classiques, elle enseigne en classes préparatoires et a signé des traductions remarquées de Tacite, de Plutarque, et récemment de Lucien.

En librairie le **14 mars 2018**

ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante

01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



300 p., 8,50 €

Hugues PAGAN

Profil perdu

Fanatique de Virginia Woolf et écorché vif, hanté par la mort d'une femme, l'inspecteur principal Schneider, chef du Groupe criminel hante la ville tel un fantôme à bord de sa Lincoln Continental. Il entretient des relations compliquées avec un « Monsieur Tom », ex-avocat d'Assises et homme d'affaires pas toujours recommandable. Il doit aussi enquêter sur la tentative de meurtre qui a laissé son collègue Meunier des Stups entre la vie et la mort.

Hugues Pagan est né à Orléansville en Algérie. Après des études de philosophie, il entre dans la police où il restera 25 ans. Son métier lui a fourni le matériau de ses romans noirs, caractérisés par un mélange d'ironie ravageuse et de révolte désespérée. Pagan est également scénariste, connu entre autres pour les séries Police District et Mafiosa. Il a reçu le Prix Mystère de la critique pour *Dernière station avant l'autoroute* et a été fait Chevalier des Arts et des Lettres. Il est considéré comme l'un des grands stylistes du polar français.

LA PRESSE EN PARLE

« Pagan signe une foudroyante histoire d'amour. »

Le Monde des Livres

« Un nœud d'intrigues formidablement entrelacées mais refusant le rebondissement facile, au style flamboyant mais jamais démonstratif et aux personnages d'une grande richesse. »

LIRE

« Hugues Pagan est le meilleur auteur de romans noirs français. »

L'Express

En librairie le **14 mars 2018**

ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante

01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



Elmore LEONARD

Inédit

Rebelle en fuite et autres histoires

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Bondil et Johanne Le Ray

« Rencontres saugrenues, irruptions de violence, bouffées d'humour et dialogues incisifs. » Macha Séry, *Le Monde des livres*

143 p., 6 €



Nouveau recueil des dernières nouvelles inédites en français d'Elmore Leonard, qui déploie toute la palette de son style (western, comédie de mœurs, roman noir, espionnage et thriller historique) et fait preuve d'un talent de conteur hors pair.

Elmore Leonard a longtemps travaillé dans la publicité avant de voir ses premiers textes publiés. Il est devenu en une quarantaine d'années l'un des « Grand Masters » du genre policier, adapté à de nombreuses reprises au cinéma par de grands réalisateurs (Daves, Fleischer, Tarantino, Soderbergh...) On lui doit l'immortel Maximum Bob ou encore la création du mythique personnage de Raylan Givens (Justified). Il est mort à Detroit en 2013 et a été récompensé par le National Book Award pour l'ensemble de son œuvre.



Duane SWIERCZYNSKI

Canari

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Aslanides



400 p., 8 €

Sarie Holland est une jeune fille sage : elle ne boit guère, ne fume pas et suit consciencieusement ses études. Lors d'une soirée arrosée, elle conduit un vague copain à un rendez-vous car elle est la seule à être sobre. Mais le copain est un dealer, et un malheureux concours de circonstance fait tomber Sarie entre les mains de la police. Elle a le choix entre plonger pour complicité, ou faire plonger quelqu'un d'autre en devenant indic. De fait, qui se méfierait d'elle ? Mais la police, trop pressée de coincer un gros poisson, monte une opération dange-reuse dont elle perd le contrôle. Sarie va devoir se débrouiller seule...

Duane Swierczynski est né à Philadelphie. Il s'est fait connaître chez les amateurs de roman noir avec *The Blonde* qui a remporté un vif succès. Il travaille aujourd'hui comme scénariste pour Marvel Comics.

En librairie le **11 avril 2018**

ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



160 p., 9 €

BABOUILLEC

Algorithmme éponyme

Une écriture spontanée, pétée de poésie, d'une fulgurance inouïe et d'une profondeur désarmante.

« Je suis née un jour de neige, d'une mère qui se marre tout le temps. Je me suis dit "ça caille, mais ça a l'air cool la vie !" Et j'ai enchaîné les galères. »

Voici comment se présente Hélène Nicolas, jeune femme de trente ans, autiste diagnostiquée très déficitaire. Jamais scolarisée, elle n'a – selon ses propres mots – « pas appris à lire, à écrire, à parler ». Elle n'a pas accès à la parole ; son habilité motrice est insuffisante pour écrire. Elle réussit pourtant, après vingt ans de silence, à écrire à l'aide de lettres en carton disposées sur une page blanche, des œuvres d'une grande force poétique. Elle se donne comme nom de plume : Babouillec. *Algorithmme éponyme* recueille ses principaux ouvrages.

Hélène Nicolas, dite « Babouillec autiste sans paroles » est née en 1985 à Aunay sur-Odon. Hélène intègre vers l'âge de huit ans une institution médico-sociale, qu'elle quitte en 1999. À partir de cette date, elle suit un programme de stimulations neurosensorielles accompagné d'activités artistiques et corporelles au domicile familial – un travail quotidien partagé entre Hélène et sa mère. En 2006, après six années de recherches, Babouillec nous ouvre son univers : elle a développé une façon bien particulière de communiquer : munie d'un alphabet, elle construit des phrases sur papier au gré de ses pensées et parvient ainsi à traduire son univers intérieur en le projetant du bout de ses doigts. Elle a écrit plusieurs ouvrages, révélant d'incroyables dons d'écriture.

**Rouge de soi, son premier roman,
paraît le 14 mars (voir p. 4)**

En librairie le **28 mars 2018**

ATTACHÉE DE PRESSE : Emmanuelle Roederer
01 44 41 39 77 - e.roederer@payotrivages.com



ePUB



Bernard MALAMUD

Le commis

Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Robert Vidal, édition révisée

L'un des « 100 livres du xx^e siècle » selon le magazine *Time*.

340 p., 8,50 €

« L'Amérique dont il attendait tant ne lui avait rien donné. »

Pour Morris Bober, la vie se résume à sa boutique. Épicier à Brooklyn, il se lève à l'aube et ne rentre chez lui qu'à la nuit tombée. Très jeune, il a fui la Russie : à presque soixante ans, que reste-t-il de ses grandes espérances ? Le monde change ; il n'est plus certain de le comprendre. Un soir, Morris subit un braquage et en ressort profondément atteint. La malchance semble le laisser en paix lorsque Frank, un Italien, lui propose son aide.

Vendu à des millions d'exemplaires aux États-Unis, ce chef-d'œuvre a inspiré plusieurs générations d'écrivains. Car Malamud y réussit un tour de force : faire d'une épicerie de quartier un lieu de dramaturgie intense, où l'on s'interroge sur le destin et la rédemption.

Fils d'immigrés russes né aux États-Unis, Bernard Malamud (1914-1986) est l'un des maîtres du roman américain, lauréat du Prix Pulitzer et du National Book Award. Depuis 2015, les Éditions Rivages ont entrepris de rééditer son œuvre avec succès. Outre *Le Tonneau magique*, ont paru *Le Meilleur*, *L'Homme de Kiev* et *Le Commis*.

En librairie le **28 mars 2018**

ATTACHÉE DE PRESSE : Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 - h.boutaljante@payotrivages.com



70^e anniversaire de la mort de Gandhi en 2018.

GANDHI

Du végétarisme

Choix des textes et préface par Florence Burgat

Traduit de l'anglais par Vivien García

112 p., 5,10 €



20 mars, journée internationale sans viande.

Préface de Florence Burgat, auteur du livre *Le mythe de la vache sacrée*

Né dans une famille hindoue pieuse de caste traditionnellement végétarienne, Mahatma Gandhi (1869-1948) s'abstint donc tout naturellement de viande et de poisson. Cette abstinence, mise à rudes épreuves lors de son séjour en Angleterre, se muera en abstention : une décision personnelle et réfléchie de ne pas prendre part à une action. Quoique né végétarien, Gandhi considère qu'il ne le devint vraiment que le jour où il en décida lui-même, sur le fondement d'arguments moraux qu'il présente dans ce recueil : un devoir de non-violence envers les animaux. Dans la délibération, le végétarisme quitte la sphère obscure du tabou pour entrer dans celle, claire, de la rationalité éthique.



Florence BURGAT

Être le bien d'un autre

128 p., 6,20 €

Le code civil ne dispose que de deux catégories : les personnes et les choses. En février 2015, l'Assemblée nationale reconnaît l'animal comme un « être vivant doué de sensibilité ». Malgré cette modification, les animaux font toujours partie de la catégorie juridique des choses. Légèrement, ils n'existent pas de manière intrinsèque. L'animal, comme l'esclave de la Rome antique, appartient à son maître. Il est son bien. Face à la division entre les personnes et les choses qui gouverne le droit, quelle est la stratégie des défenseurs des droits des animaux ? Quel type de droits réclament-ils et sur quels fondements ? Dans ce texte engagé, Florence Burgat montre comment la notion de « personne » permet de faire évoluer le statut juridique des animaux vers un plus grand respect. Nul besoin de ressembler à un humain adulte autonome et responsable pour être juridiquement une personne.

La philosophe Florence Burgat est l'une des figures majeures de la réflexion sur la condition animale. Membre des Archives Husserl de l'ENS-CNRS et directrice de recherche à l'INRA, elle est notamment l'auteur de *Vivre avec un inconnu* et *L'Humanité carnivore* (Seuil).

En librairie le **28 mars 2018**

CONTACT PRESSE : Virginie Queste

01 44 41 39 67 - v.queste@payotrivages.com





Giorgio AGAMBEN

Le feu et le récit

Traduit de l'italien par Martin Rueff

224 p., 9 €

Qu'est-ce qui est en jeu dans la littérature ? Quel est ce « feu » que le « récit » a perdu et qu'il essaie, à tout prix, de retrouver ? Et qu'est-ce que la pierre philosophale que les écrivains, avec le même acharnement que les alchimistes, s'efforcent de produire au four de leurs paroles ? Et qu'est-ce qui, enfin, dans tout acte de création, résiste obstinément à la création et confère ainsi à l'œuvre sa force et sa grâce ? Et pourquoi la parabole est-elle le modèle secret de tout récit ? Giorgio Agamben réunit ici en dix essais les motifs les plus urgents et les plus actuels de sa recherche. Et comme toujours dans ses écrits, l'interrogation sans relâche sur le « mystère » de la littérature, mystère poursuivi ici jusque dans ses aspects les plus matériels (la transformation de la lecture dans le passage du livre à l'écran) s'entrelace avec une méditation sur l'autre mystère de la modernité – éthique et politique, cette fois.

L'œuvre de Giorgio Agamben (*Stanze, L'Ouvert, Auschwitz, Homo sacer*, etc.) est traduite et commentée dans le monde entier. En 2006, il a reçu le prestigieux Prix européen de l'essai Charles Veillon pour l'ensemble de son œuvre.

En librairie le **25 avril 2018**

CONTACT PRESSE : Virginie Queste

01 44 41 39 67 - v.queste@payotrivages.com



ÉPICTÈTE

La paix de l'âme

Préface, notes et traduction de Nicolas Waquet

Une philosophie pratique sur l'art de bien mener sa vie par un esclave devenu philosophe.

160 p., 6,80 €

Par de courts dialogues, Épicète aborde dans ces pages des problèmes très divers auxquels il donne une réponse pratique. Il traite aussi bien de l'amitié, de l'adultère, de l'essence du bien que de l'inquiétude, du point de départ de la philosophie ou de la façon d'appliquer nos idées a priori. S'attaquant aux épicuriens, le philosophe tend à prouver ici que le stoïcisme est bien la philosophie de l'universel. Cette nouvelle traduction du livre II des *Entretiens* offre au lecteur la possibilité de s'en faire une idée plus précise en venant compléter *Ce que promet la Philosophie* et le fameux *Manuel*, ouvrages parus dans cette même collection.

Comme Socrate, le philosophe stoïcien et ancien esclave Épicète (né vers 50 et mort entre 125 et 130) n'a pas écrit. C'est un de ses disciples, Flavius Arrien, qui nous a transmis les notes qu'il prenait en assistant à ses cours ou au sortir d'une conversation privée. De là le naturel, la fraîcheur, la familiarité des propos, la spontanéité de l'expression, ce qu'on a appelé : le franc-parler d'Épicète.

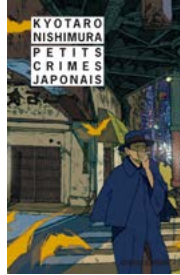
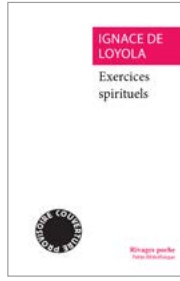
En librairie le **25 avril 2018**

CONTACT PRESSE : Virginie Queste

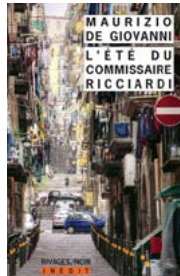
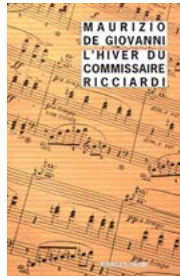
01 44 41 39 67 - v.queste@payotrivages.com



ePUB



RÉÉDITIONS RIVAGES/POCHE



MARS
AVRIL
2018

ÉDITIONS RIVAGES

LITTÉRATURE/NOIR POCHE

ATTACHÉES DE PRESSE

Hind Boutaljante
01 44 41 39 72 / 06 65 74 37 92
h.boutaljante@payotrivages.com

Emmanuelle Roederer
01 44 41 39 77 / 06 65 74 26 32
e.roederer@payotrivages.com

Pauline Gauthier
01 44 41 39 76 / 06 65 73 03 82
p.gauthier@payotrivages.com

ASSISTANTE ATTACHÉE DE PRESSE
SALONS-FESTIVALS
Virginie Queste
01 44 41 39 67
v.queste@payotrivages.com

RESPONSABLE COMMERCIALE
Adèle Leproux
01 44 41 39 62 / 06 65 74 06 62
a.leproux@payotrivages.com

RELATIONS LIBRAIRES
Thierry Corvoisier
01 44 41 39 51 / 06 65 74 25 49
t.corvoisier@payotrivages.com

DROITS ÉTRANGERS ET DÉRIVÉS
Marie-Martine Serrano
01 44 41 39 74 / 06 65 73 18 03
mm.serrano@payotrivages.com

18, rue Séguier - 75006 Paris
payot-rivages.fr

@ Editions Rivages

